



**HAL**  
open science

# Foetor judaicus : antisémitisme et excrémental dans le récit français de la seconde moitié du XIXe siècle

Manon Raffard

► **To cite this version:**

Manon Raffard. Foetor judaicus : antisémitisme et excrémental dans le récit français de la seconde moitié du XIXe siècle. Marie-Ange Fougère. L'Excrémentiel au XIXe siècle, Du Lérot, 2021, 978-2355481604. hal-03356536

**HAL Id: hal-03356536**

**<https://hal.science/hal-03356536>**

Submitted on 10 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## ***Foetor judaicus* : antisémitisme et excrémental** dans le récit français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

Un renégat, l'opprobre et le rebut du  
monde,  
Un fétide apostat, un oblique étranger

Victor Hugo<sup>1</sup>

Cette étude examine les relations entre discours antisémite et imaginaire de l'excrémentiel dans un *corpus* de récits fictionnels français et belges de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comprenant entre autres *Manette Salomon* (1869) des frères Goncourt, *La Marquise de Sade* (1887) de Rachilde, *Le Désespéré* (1887) et *Sueur de Sang* (1893) de Léon Bloy, et *La Fin des Bourgeois* (1892) de Camille Lemonnier. Dans ces textes, les romanciers utilisent dans des proportions variées des notations olfactives nauséabondes, souvent liées aux domaines du fécal, du déchet, de la digestion etc., comme autant d'indices de l'appartenance à la communauté juive d'un personnage.

Que la pestilence soit littérale ou métaphorique, son usage fait implicitement référence au mythe particulièrement ancien du *foetor judaicus*. Le mythe de la puanteur particulière des Juifs est déjà présent dans les *Épigrammes* de Martial, qui moque la mauvaise haleine des Juives pendant le jeûne ; mais c'est dans un poème religieux de l'Antiquité chrétienne tardive que Pierluigi Lanfranchi identifie une première occurrence du mythe dans l'imaginaire chrétien des odeurs<sup>2</sup>. À la suite de Jean-Pierre Albert<sup>3</sup>, Lanfranchi associe la naissance de ce mythe à l'imaginaire liturgique de la conversion : le baptême et l'huile sainte du chrême permettant de purifier le nouveau chrétien de la mauvaise odeur métaphorique de son impiété passée<sup>4</sup>. Le regain de fortune du *foetor judaicus* dans la France des années 1860 à 1900 est lié à un contexte socio-historique complexe, tiraillé entre judéophobie séculaire de la culture chrétienne, propagation des pseudo-sciences de la race, réaction contre les dérives de la finance, et surtout conflits politiques autour de la guerre franco-prussienne.

Qu'il soit ou non d'avant-garde, le texte littéraire vient redoubler le discours doxique ambiant pour associer judaïté et imaginaire excrémental et mieux mettre en évidence la menace pernicieuse que représenterait la communauté juive pour la société française dans son ensemble. La représentation des Juifs est alors rattachée à l'univers du putride, de la pestilence, de la vermine, de l'excrétion, de la digestion, de l'égout, du déchet etc., pour mieux leur faire incarner une forme méprisable d'altérité radicale, et souvent dépositaire, tel le bouc émissaire, des torts et des travers de tous les ennemis réels ou imaginaires de la France. On s'attachera à montrer en quoi le texte littéraire utilise les odeurs nauséabondes pour faire du corps l'enjeu principal de la pensée antisémite, afin de rendre concrète la vague menace que représenterait la judaïté pour la France. Au terme de notre réflexion, on verra que la relation entre idéologie antisémite et imaginaire excrémental illustre des tensions politiques, sociales, culturelles et économiques complexes, tensions qui influencent directement la manière dont le texte littéraire conçoit à la fois le discours de l'autre et le discours sur l'autre. Le *foetor judaicus* n'apparaît pas tant comme une caractéristique corporelle des membres de la communauté juive que comme un trait constitutif involontaire et métaphorique du discours antisémite.

### **Le péril prussien**

---

<sup>1</sup> Victor HUGO, « À l'homme qui a livré une femme », *Les Chants du Crépuscule*, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1842, p. 61.

<sup>2</sup> Pierluigi LANFRANCHI, « *Foetor judaicus*? : archéologie d'un préjugé », *Pallas*, n° 104, 2017, p. 119133.

<sup>3</sup> Jean-Pierre ALBERT, *Odeurs de sainteté? : la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 145.

<sup>4</sup> Pierluigi LANFRANCHI, *op. cit.*

La présence d'une forte communauté juive en Alsace, avec un dialecte spécifique mêlant le yiddish et l'allemand<sup>5</sup>, peut potentiellement expliquer la permanence de l'amalgame présent dans l'imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle entre identité judaïque et identité germanique. En 1891, Zola expose, quelques années avant l'affaire Dreyfus, la logique de cet amalgame dans la bouche d'un Saccard jaloux de la fortune du banquier Gundermann :

Ah ! ce Gundermann ! un Prussien à l'intérieur, bien qu'il fût né en France ! car il faisait évidemment des vœux pour la Prusse, il l'aurait volontiers soutenue de son argent, peut-être même la soutenait-il en secret ! N'avait-il pas osé dire, un soir, dans un salon, que, si jamais une guerre éclatait entre la Prusse et la France, cette dernière serait vaincue<sup>6</sup> !

L'intelligence politique de Gundermann est interprétée par un Saccard haineux comme un signe de déloyauté. En 1894, lorsque Zola prendra parti en faveur de Dreyfus, il sera vivement attaqué comme traître à la France dans de nombreux poèmes et chansons populaires :

Et puis aussi qu'tu peux t'vanter  
Qu'Berlin t'admire.  
Eh ben ! Tu sais, je n'te l'cache pas,  
J'suis qu'un salope  
Mais s'faire l'copin des Judas  
J'trouv' ça malpropre<sup>7</sup>...

Le Juif, et ceux qui le soutiennent en cas d'injustice, parce qu'il représente une forme d'altérité séculaire, est nécessairement soupçonné d'être à la solde de l'ennemi désigné par la vindicte collective. Après la débâcle de l'Empire, l'antisémitisme français vient donc redoubler l'anti-germanisme ambiant. Les récits de fiction des années 1890, lorsqu'ils situent leur action dans les années précédant la guerre, voient dans chaque détail le signe de la « trahison » future : « De loin en loin les grosses Juives passaient, toutes de la même couleur : le *Bismarck*, un brun clair, dont les modes de ce temps étaient teintés »<sup>8</sup>. Détail apparemment anodin, le goût des femmes de l'époque pour le *brun de Bismarck*, couleur vaguement fécale, se transforme rétrospectivement en indice annonciateur de la défaite à venir par sa présence dans une société à peine française et déjà traîtresse, puisqu'elle adopte déjà, comme une souillure, le nom de l'ennemi bientôt victorieux.

Ainsi, toute association, même ténue, avec les Juifs relève nécessairement d'une forme de collaboration avec l'ennemi associé au pendant hygiénique et euphémisant de l'excrémentiel : la « malpropre[té] ». Huysmans et Bloy, lors de visites séparées à Hambourg, décrivent pourtant le *foetor judaicus* selon des modalités similaires. À l'odeur de « bergerie<sup>9</sup> » présente chez Huysmans répond le tableau littéralement ordurier de Bloy :

Les immondes fripiers de Hambourg étaient bien, vraiment, de cette homogène famille de ménechmes avaricieux en condition chez tous les malpropres démons de l'identité judaïque, telle qu'on la voit grouiller le long du Danube, en Pologne, en Russie, en Allemagne, en Hollande, en France même, déjà, et dans toute l'Afrique septentrionale où les Arabes, quelquefois, en font un odieux mastic bon à frotter les moutons galeux<sup>10</sup>.

La description de Bloy fait du ghetto d'Hambourg un lieu démoniaque, un cercle infernal régi par le déchet et dont les habitants représentent une classe rabaisée de l'humanité, comme le montre

---

<sup>5</sup> Freddy RAPHAËL et Robert WEYL, *Juifs en Alsace : culture, société, histoire*, Toulouse, Privat, coll. « Collection franco-judaïque » 5, 1977.

<sup>6</sup> Émile ZOLA, *L'Argent*, éd. Christophe Reffait, Paris, Flammarion, GF, 2009, p. 229-230.

<sup>7</sup> Pierre BIRNBAUM, *Le moment antisémite? : un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, 1998, p. 54-55.

<sup>8</sup> RACHILDE, *La Marquise de Sade*, Paris, Mercure de France, 1981, p. 145.

<sup>9</sup> Joris-Karl HUYSMANS, *De tout*, Paris, Stock, 1902, p. 192.

<sup>10</sup> Léon BLOY, *Le Salut par les Juifs*, Paris, Victorion, 1906, p. 18-19.

l'usage inhumain qui en est fait, selon Bloy, dans les pays d'Afrique du Nord. On remarque que l'énumération des lieux de présence des communautés juives se concentre essentiellement sur les pays d'Europe de l'est. L'utilisation de l'adverbe temporel « déjà » fait de l'Allemagne la source d'une invasion progressive de la France ; invasion qui a tout de la démultiplication incontrôlable d'un parasite domestique. Pareillement, dans son recueil *Sueur de Sang* rassemblant des récits anecdotiques de la guerre de Prusse sous la forme de nouvelles, Bloy représente l'ennemi prussien à travers sa cruauté et sa malpropreté : « Se raidissant néanmoins avec énergie et relevant le bas de sa robe pour franchir les divers amas de fumier saxon ou poméranien, elle se laissa conduire<sup>11</sup> ». La jeune femme est ici une allégorie de la France prostituée à l'ennemi prussien, incarné par un Bismarck dépeint un ogre répugnant. Elle doit naviguer les déjections des soldats prussiens comme si elle traversait une basse-cour mal tenue. « Fumier » n'est pas ici un indice de fertilité, comme on peut par exemple le lire chez Zola, mais plutôt l'outil d'une animalisation humiliante. L'excrémentiel signale une malpropreté infamante, elle-même signe d'une infériorité civilisationnelle.

Dans son roman *La Marquise de Sade*, Rachilde concentre le discours antisémite dans un unique chapitre, celui du séjour de la garnison à Haguenau, une petite ville alsacienne :

Un quartier entier était consacré aux Juifs, une synagogue tenait le milieu ; dans ce quartier, un règlement défendait aux hussards l'accès de certaines rues parce qu'ils auraient pu écraser des enfants sous les pieds de leurs montures. Là-dedans grouillaient des familles sordides, parquées au fond de petites boutiques dont la porte en plein cintre ne s'ouvrait que sur un signe particulier. On avait deux ou trois marches à dégringoler pour pénétrer au sein des mœurs les plus bizarres. Une lampe à bec pendait des solives noircies du plafond, le lit affectait la forme d'une tente arabe très malpropre, les murailles se couvraient de hardes en pourritures et sur un tapis graisseux s'asseyaient en tailleur les hommes de la maison<sup>12</sup>.

Le quartier juif de Haguenau est une véritable citadelle à l'intérieur même de la ville, caractérisée par sa malpropreté repoussante, elle-même faisant partie d'un ensemble de signes indiquant l'étrangeté radicale, foncièrement anti-française, de la communauté juive, qui pousse son statut d'anomalie jusqu'à ne pas reconnaître l'autorité des officiers de l'Empire. La judaïté est ici un péril hygiénique, esthétique, culturel, tout autant que politique. Le reproche de malpropreté vise à inscrire dans le corps des Juifs leur déchéance morale perçue.

### **Le corps suintant**

La représentation du corps juif est généralement soumise à un imaginaire du bas-corporel : c'est un corps dirigé par ses humeurs et caractérisé par un processus continu d'excrétion. Le corps juif est un corps condamné à produire une matière répugnante, qu'elle soit excrémentielle, urinaire, sudorale, ou sébacée. Chez Rachilde, la sécrétion judaïque malodorante souligne la promiscuité inconfortable de la cohabitation entre Juifs et Chrétiens au sein de la ville de Haguenau :

Ils exhalaient une odeur de vieux souliers particulière à la race. Les femmes se montraient peu : on en concluait, au 8<sup>e</sup>, qu'elles étaient fort belles, des Juives enfin, mais elles ne possédaient aucun attrait, elles avaient seulement la touchante coutume de cacher leurs cheveux derrière un tour de cheveux faux qui les enlaidissait de la manière la plus pitoyable. Aux réjouissances publiques, elles sortaient leurs enfants par douzaine, des enfants roux, sentant l'huile<sup>13</sup>.

La description de la communauté juive convoque des notations olfactives péjoratives pour justifier l'ostracisme encore pratiqué malgré l'émancipation. L'odeur de pieds nauséabonde est explicitement rattachée à la « race » : elle fait partie d'un système d'indices signalant la judaïté des personnages décrits. L'odeur d'huile, si elle est proche du *topos* du suint, peut aussi être interprétée comme une image rapprochant exhalaison et excrétion, comme si l'essence juive se révélait naturellement au narrateur sans devoir en passer par un procédé de distillation autre que celui de

---

<sup>11</sup> Léon BLOY, *Sueur de Sang*, Paris, Crès, 1914, p. 191.

<sup>12</sup> RACHILDE, *op. cit.*, p. 142.

<sup>13</sup> *Ibid.*

l'inhalation. Isolé à l'intérieur même de la ville, le judaïsme est mis en scène dans un entre-soi malsain destiné à aliéner d'office le lecteur.

L'image du suint est un véritable *topos* de la représentation littéraire du *foetor judaicus*. Excrétion grasseuse malodorante de la peau des moutons, le suint désigne dans les textes littéraires antisémites une odeur de sueur grasse, envahissante, telle qu'elle est mise en scène par Bloy à l'approche de l'ancre de Bismarck : « Dès le seuil, elle faillit être suffoquée par l'odeur amalgamée du suint germanique, des cigares et de la cuisine<sup>14</sup> ». De même, chez Huysmans, le suint, avec tout ce qu'il sous-entend d'animal, signale la *race* avant tout, plutôt qu'un théorique manque d'hygiène :

D'aucuns gardent à peine les stigmates des traits séculaires et il faut les examiner de très près pour reconnaître la marque de la race [...] ; la prétention remplace la crasse d'antan et le musc couvre l'odeur traditionnelle du lignage, un fumet dérivé à la fois de la fadeur du cautère et de l'âcreté du suint<sup>15</sup>.

Le *foetor judaicus*, excrétion involontaire d'un corps qui se trahit, ne peut être que piteusement camouflé par les stratagèmes trompeurs de la parfumerie. Le Juif, parce qu'il représente une forme d'altérité répugnante, est réduit à son *corps*. Ce stratagème permet de jeter un discrédit sur l'ensemble de la communauté : réduire le Juif à son corps, c'est projeter sur lui une essence biologique qui légitimerait l'ostracisation et la violence. Les notes de Huysmans lors de ses voyages au-delà du Rhin ont ainsi saisi le portrait du Juif en figure bestiale, lippue, pour mieux marquer l'altérité sous des traits communs tenant à la fois du Noir et de la femme avide : « Une infection – des linges sur des perches, comme des drapeaux aux fenêtres. Personne ne travaille. Quelle vermine ! des lèvres en vagin, l'inférieure en avant<sup>16</sup> ». Antisémitisme, racisme et misogynie s'entremêlent inextricablement pour mieux construire la représentation chimérique, presque surnaturelle, du corps monstrueux de l'altérité la plus répugnante :

La bouche est inénarrable de bestialité, de gouaillerie populacière, de monstrueuse perversité supposable. C'est un rictus, c'est un vagin, c'est une gueule, c'est un sucoir, c'est un hiatus immonde. On ne peut dire ce que c'est... Les images les plus infâmes se présentent seules à l'esprit. On ne peut s'empêcher de croire que cette bouche de mauvais esclave, ou d'espion décrié, fut exclusivement faite pour engloûtir des ordures et pour lécher les semelles du premier maître venu, qui ne craindra pas de décrotter sa chaussure à ce mascaron vivant<sup>17</sup>.

Le recours de Bloy à la prétention ne suffit pas à dissimuler l'angoisse de la dévoration signalée par les multiples comparants utilisés pour décrire la bouche du Juif. Parce qu'il est avant tout humoral, le corps judaïque est réduit à n'être qu'un objet de la plus infamante utilité, le décrottoir, rabaissant toute une partie de l'humanité au rang le plus humiliant de la Création.

### Le retour de la race

Or, dans un contexte idéologique hostile à la pluralité religieuse et nourri par plusieurs siècles de judéophobie culturelle, la mauvaise odeur devient le symbole généralisé de l'immoralité du païen. En France, et ce malgré l'émancipation achevée par Louis XVIII en 1818<sup>18</sup> et garantissant l'égalité de droits entre les Juifs et les membres des autres religions, l'imaginaire collectif est marqué par une « culture populaire imprégnée de clichés hérités de la judéophobie du passé<sup>19</sup> ». Cette culture populaire interprète de manière littérale les références au *foetor judaicus* dans les textes religieux et utilise la métaphore olfactive pour justifier la stigmatisation et l'ostracisation des Juifs.

<sup>14</sup> Léon BLOY, *Sueur de Sang*, éd. cit., p. 191.

<sup>15</sup> Joris-Karl HUYSMANS, « Francfort-sur-le-Main », *Trois Primitifs*, p. 47-48, cité par Jean-Marie Seillan, « Huysmans, un antisémite fin-de-siècle », *Romantisme*, vol. 27, n° 95, 1997, p. 124.

<sup>16</sup> Notes publiées par Pierre COGNY, « Le Mysticisme de J.-K. Huysmans et Sainte Lydwine de Schiedam », *Mélanges de sciences religieuses*, déc. 1952, p. 245, cité par Jean-Marie SEILLAN, art. cité, p. 124.

<sup>17</sup> Léon BLOY, *Le Désespéré*, Paris, Flammarion, GF, 2010, p. 379.

<sup>18</sup> Nicole SAVY, « Romantisme et antisémitisme? la littérature au piège des stéréotypes », in *Être dreyfusard hier et aujourd'hui*, dir. Gilles Manceron et Emmanuel Naquet, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 349-360.

<sup>19</sup> Esther BENBASSA, *Histoire des Juifs de France*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 211, citée par Savy, *op. cit.*

Le succès du *foetor judaicus* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle relève d'un processus d'essentialisation qui utilise la judéophobie séculaire de l'Europe chrétienne pour tenter de poser les bases d'une véritable idéologie antisémite. L'assimilation de la judaïté à une *essence* indéfectible passe par la représentation de la *race* comme une caractéristique corporelle dominante : les images du sang et des fluides digestifs viennent mettre en scène les conflits identitaires comme régis par des pulsions dévoratrices. Dès 1869, l'héroïne éponyme de *Manette Salomon* des frères Goncourt incarne ce processus progressif d'essentialisation de l'identité juive dans le cadre d'un rapport entre chrétien et Juive teinté par l'idée de vengeance :

Une sorte de sentiment nouveau et naissant, impersonnel, irraisonné, lui faisait vaguement apercevoir dans la personne de Coriolis le chrétien contre lequel toujours, dans le creux de toute âme juive, persiste la tradition des haines, l'amertume de siècles d'humiliation, tout ce qu'une race éclaboussée du sang d'un Dieu peut avoir de fiel recuit<sup>20</sup>.

La narration inscrit la rancœur de Manette dans une haine irrationnelle pluriséculaire. On remarque ici que le lieu de la haine se déplace progressivement de « sentiment », à « âme », puis finalement à « race » : cette progression indique le processus d'essentialisation de l'identité juive. Le texte amalgame les aspects culturels de la haine (« tradition ») et l'inscription corporelle de la « race ». Celle-ci se niche dans le système digestif par la référence au « fiel recuit », ici métaphore convenue d'une rancœur antédiluvienne. La soumission progressive de Coriolis à Manette est avant tout une vengeance raciale :

La juive jouissait, comme d'une revanche, de la servitude de cet homme d'une autre foi, d'un autre baptême, d'un autre Dieu en sorte qu'on aurait pu voir, ironie des choses qui finissent la bizarre survie des vieilles vendettas humaines, des conflits de religions, des rancunes de dix-huit siècles, mettre comme le reste des entre-mangeries de races, de la race indo-germanique et de la race sémitique, là, en plein Paris, dans un atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, tout au fond de ce misérable concubinage d'un peintre et d'un modèle<sup>21</sup>.

La revanche de Manette s'inscrit dans le cadre d'une théorie des races répandue au XIX<sup>e</sup> siècle, opposant la race aryenne (ou indo-germanique) et la race sémitique dans la perspective d'une idéologie raciste pseudo-scientifique populaire en France à l'époque<sup>22</sup>. Ce conflit de *racés* relève de la dévoration mutuelle (« entre-mangeries »), confrontation violente et carnassière tout aussi inscrite dans le corps que le « fiel recuit » des haines anciennes. La relation est Manette et Coriolis doit être lue comme une véritable mésalliance<sup>23</sup> conjuguant judéophobie séculaire et misogynie inextricable des auteurs. L'artiste Coriolis est subordonné à un despotisme domestique qui l'infantilise et l'affaiblit, tandis que Manette se révèle, au fil des jours, comme une présence à la fois oppressante et répugnante<sup>24</sup> : sa beauté s'efface pour laisser la place à un laisser-aller domestique considéré comme inacceptable, et l'aval qu'elle exerce sur Coriolis contraint l'artiste à de basses médisances ménagères, « à dire peureusement du mal de cette femme, à s'en venger comme un enfant qui *cafarder* derrière le dos de son tyran<sup>25</sup> », auprès du bienheureux Anatole, bien entendu célibataire. Le choix des auteurs de mettre en italiques le verbe *cafarder* peut être interprété comme une mise à distance

---

<sup>20</sup> Edmond et Jules de GONCOURT, *Manette Salomon*, préf. Michel Crouzet, éd. Stéphanie Champeau et Adrien Goetz, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1996, p. 522.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> On le voit par exemple dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau (1855), qui fait remonter l'animosité entre sémites et aryens à des conflits issus de l'*Ancien Testament*.

<sup>23</sup> Eléonore REVERZY, *La mort d'Éros?: la mésalliance dans le roman du second XIXe siècle*, Paris, SEDES, 1997, p. 92: « De la femme victime, que plaignent les badauds en évoquant le dévouement et l'amour de ce couple, naît la femme fatale, prête à se sacrifier pour enchaîner une intelligence et un talent d'homme. La mort de l'artiste, sa chute dans la folie, son avilissement sont au bout de cette domination féminine abusive : dernière station du Golgotha du créateur ».

<sup>24</sup> Juliette BENAMRON-ROSNER, « La judéité de Manette Salomon ou une écriture de la réticence », in *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt* n°21, 2014, *Manette Salomon*, p. 161.

<sup>25</sup> Edmond et Jules de GONCOURT, *op. cit.*, p. 526.

d'un terme relevant d'un registre de langue inférieur, mais aussi comme un moyen d'attirer l'attention du lecteur sur la bassesse du comportement de Coriolis, lui-même transformé en vermine monstrueuse par la fréquentation trop prolongée d'une femme juive.

### Une exécration vermine

L'identité judaïque telle qu'elle est conçue par la pensée xénophobe de l'époque est en effet intimement liée à l'imaginaire de l'animalisation dégradante. Le recours aux cafards, rats et autres vermines domestiques, parce que ces créatures vivent des déchets et autres déjections de l'humanité, permet de représenter les Juifs comme des parasites répugnants. Ainsi, un an après la publication de *La France juive* de Drumont, Léon Bloy dresse dans *Le Désespéré* le portrait du créancier Judas Nathan en figure tenant plus de l'insecte que de l'humain :

Ce monsieur Nathan était une petite putridité judaïque, comme on en verra, paraît-il, jusqu'à l'abrogation de notre planète. Le Moyen Age, au moins, avait le bon sens de les cantonner dans des chenils réservés et de leur imposer une défroque spéciale qui permit à chacun de les éviter. Quand on avait absolument affaire à ces puants, on s'en cachait, comme d'une infamie, et on se purifiait ensuite comme on pouvait. La honte et le péril de leur contact était l'antidote chrétien de leur pestilence, puisque Dieu tenait à la perpétuité d'une telle vermine. [...] On prohibe le désinfectant et on se plaint d'avoir des punaises<sup>26</sup>.

L'animalisation des Juifs est restreinte au domaine du rejet, des créatures au rebut de la Création, comme les chiens abandonnés (« chenils ») ou les insectes malodorants (« punaises »). Le narrateur souligne le sentiment de dégoût inspiré par le contact avec la population juive, tout en valorisant les pratiques judéophobes discriminatoires précédant l'émancipation des Juifs<sup>27</sup>, comme le port imposé de certains vêtements et de certaines couleurs à la suite du IV<sup>e</sup> concile du Latran en 1215<sup>28</sup>. La communauté judaïque est représentée comme une plaie pestilentielle éternelle, infligée à l'humanité comme un châtiment divin. Tout contact, tactile ou non, nécessite un processus de purification qui, bien qu'il reste vague, emprunte à l'imaginaire clinique de la modernité le terme de « désinfectant ». L'utilisation métaphorique de notations olfactives péjoratives (« putridité », « puants », « pestilence ») indique le dégoût moral que les Juifs inspirent, et leur infériorité constitutionnelle. On remarque que ces notations olfactives sont systématiquement des substantifs ou des adjectifs substantivés, ce qu'on peut interpréter comme une technique de mise en valeur de la caractéristique olfactive, dans une stratégie rhétorique proche de l'écriture pamphlétaire<sup>29</sup>, omniprésente chez Bloy. Il s'inscrit dans une perspective idéologique marquée par le déclin du sentiment religieux dans l'Europe catholique du XIX<sup>e</sup> siècle :

Aujourd'hui que le christianisme a l'air de râler sous le talon de ses propres croyants et que l'Eglise a perdu tout crédit, on s'indigne bêtement de voir en eux les maîtres du monde, et les contradicteurs enragés de la tradition apostolique sont les premiers à s'en étonner. [...] Telle est l'idiotie caractéristique des temps modernes<sup>30</sup>.

La réflexion de Bloy est fondamentalement antimoderne<sup>31</sup>, en ce qu'il fustige son époque comme responsable de sa propre décadence. La judéophobie traditionaliste de Bloy bascule du côté de

<sup>26</sup> Léon BLOY, *Le Désespéré*, éd. cit., p. 220.

<sup>27</sup> Le traitement médiéval des communautés juives a participé à la représentation de la période en véritable Âge d'Or de la chrétienté. Voir Michel WINOCK, *op. cit.*, p. 166.

<sup>28</sup> Claudine SAGAERT, « L'utilisation des préjugés esthétiques comme redoutable outil de stigmatisation du juif », *Revue d'anthropologie des connaissances* [En ligne], 7-4 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 01 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rac/4399>

<sup>29</sup> Marc ANGENOT, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982, p. 52, 238.

<sup>30</sup> Léon BLOY, *Le Désespéré*, éd. cit., *ibid.*

<sup>31</sup> Bernard GALLINA, « Léon Bloy, *Belluaires et Porchers*, un cas de polémique antimoderne », in *La Polémique contre la modernité*, dir. Marie-Catherine Huet-Brichard et Helmut Meter, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 111-124 ; Antoine COMPAGNON, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005, p. 189-190.

l'antisémitisme contemporain lorsqu'il déplore la montée au pouvoir des Juifs, devenus « maîtres du monde ». Cette peur du débordement et de l'invasion juive illustre le stéréotype selon lequel les Juifs seraient enclins à une fréquence de reproduction rapide. Cet appétit sexuel démesuré est en opposition au malthusianisme alors en vigueur dans la bonne bourgeoisie française de l'époque. Ainsi, chez Rachilde, l'extrême fécondité des familles juives est étendue aux femmes alsaciennes en général : « À Haguenau on faisait les enfants sur un unique moule d'enfant gras et stupide ; mais on en faisait des tas, fièrement, lourdement<sup>32</sup> ». Alors que *La Marquise de Sade* valorise une féminité destructrice et fondamentalement infertile, la description des mères et des enfants de Haguenau tient tout autant de la ponte que de la défécation.

### Le capitalisme de l'égout

Au lendemain de l'incendie du Bazar de la Charité en 1897, interprété par beaucoup comme le signe avant-coureur de l'Apocalypse de la chrétienté décadente aux mains du capitalisme juif<sup>33</sup>, Bloy se réjouit de la destruction du symbole de ce qu'il considère comme une mésalliance impardonnable entre l'Église et le monde de l'argent<sup>34</sup>. La propagation du sentiment antisémite français ne se limite pas aux catholiques anxieux et aux revanchards : une grande partie de la pensée antisémite de l'époque est en effet subordonnée à une réflexion anticapitaliste attribuant la paupérisation des classes ouvrières à une bourgeoisie juive supposément omnipotente. L'antisémitisme anticapitaliste de la gauche populaire redouble l'antisémitisme de la droite traditionaliste. Le personnage du banquier juif devient un véritable type littéraire, tel qu'il est par exemple incarné par le baron Nucingen dans plusieurs romans de Balzac, le banquier Gundermann dans *L'Argent* (1891) de Zola, ou bien encore l'usurier Judas Nathan du *Désespéré*, qualifié de « capitaliste marron<sup>35</sup> » aux cheveux « blond de diarrhée<sup>36</sup> » par le narrateur. Ainsi, le roman *La Fin des Bourgeois* (1892) de Camille Lemonnier, très largement inspiré par *Les Rougon-Macquart* de Zola dans sa conception de l'hérédité, met en scène une famille juive fortunée, les Akar :

Cette dynastie de chacals, ces ravageurs de la finance, pullulant en des postérités rapaces que, dès l'enfance, on dressait à happer et dépecer la proie, dérivait des vermineuses et puantes sentines du vieux Judenhass de Prague où un Akar, le chef de la maison, précairement avait commencé la fortune de la famille. [...] Les Akar de Londres, de Paris, de Hambourg, de Francfort et de Bruxelles ramifiaient les bras d'un même corps ayant un commun intestin où s'agglomérait le résidu des digestions de toute la tribu<sup>37</sup>.

On remarque l'utilisation de plusieurs animalisations qui, combinées, visent à souligner l'agressivité prédatrice des manœuvres financières des Akar. La référence au chacal et au rapace, probablement un vautour, fait du banquier un véritable charognard, se nourrissant des cadavres pourris des vieilles fortunes affaiblies. La multiplication et l'émigration européenne de toute la famille l'apparente à une créature tentaculaire : image topique d'un imaginaire antisémite qui rapproche au sein d'un même complot vague judaïsme, capital et loges maçonniques. Ce rapprochement entre antisémitisme et anticapitalisme trouve ses racines chez Marx<sup>38</sup>, qui n'a pas été épargné par le climat intellectuel de son époque. Pierre Birnbaum a mis en évidence l'amalgame politique opéré dans les manifestations autour de l'affaire Dreyfus, unissant socialistes, athées, royalistes, catholiques et bonapartistes dans la haine du Juif<sup>39</sup>. Cet antisémitisme de la charogne n'est pas seulement le

<sup>32</sup> RACHILDE, *op. cit.*, p. 143.

<sup>33</sup> Michel WINOCK, *op. cit.*, p. 13-34.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>35</sup> Léon BLOY, *Le Désespéré*, éd. cit., p. 221.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>37</sup> Camille LEMONNIER, *La Fin des Bourgeois*, préf. Paul Edmond, doss. Jacques Dubois, Bruxelles, Labor, 1986, p. 58-59.

<sup>38</sup> Léon POLIAKOV, *Histoire de l'Antisémitisme*, tome 2, Calmann-Lévy, Points Histoire, 1981, p. 232-237, 269, 306.

<sup>39</sup> Pierre BIRNBAUM, *op. cit.*, p. 64-65.



reliquat d'une judéophobie culturelle séculaire, mais aussi une réaction sociologique complexe à la domination de la bourgeoisie capitaliste :

Ce règne de l'argent qui fait sourciller d'indignation le *blanc* vicair de Jésus-Christ et qui m'apparaît, — je crois l'avoir beaucoup dit, — comme un insondable arcane, est tellement accepté de la descendance catholique des sublimes désintéressés du Moyen-Âge, que ceux qui rêvent l'humiliation des Juifs sont forcés de la demander au nom de leur propre fange vaincue par le cloaque supérieur de ces vermineux étrangers<sup>40</sup>.

Pour Bloy, le triomphe du capital est un triomphe de l'*usure*<sup>41</sup>. La bassesse attribuée aux pratiques bancaires des Juifs est placée à un degré d'ignominie supérieur que la dépendance à l'emprunt des catholiques désargentés. La pratique du prêt bancaire est systématiquement comparée au traitement des eaux usées : le « cloaque » de Bloy trouve son écho dans les « puantes sentines » de Lemonnier, qui ont tout d'une topographie intestinale. À rebours du cliché d'un argent inodore, la fortune issue de l'usure est nécessairement excrémentielle, « résidu des digestions » des appétits démesurés d'une bourgeoisie soumise à l'intoxication des appétits numériques. Cette angoisse économique fait ressurgir l'image médiévale et renaissante du Juif en ogre dévorateur<sup>42</sup>, figure menaçante alliant corpulence démesurée, appétit anthropophage et cruauté inhumaine, comme l'illustre Bloy à propos de Bismarck : « Il y a en lui une combinaison de goinfre, de goujat et de sanguinaire cafard qui déconcerte<sup>43</sup> ». De même, chez Huysmans, l'empiffrement alimentaire redouble l'empiffrement financier : « Mais, si malsaine, si affaiblie, si cariée qu'elle soit par les excès qui ont bouffi son ventre d'hydropique et desséché ses membres grêles, cette despotique et ladre race n'en persiste pas moins à narguer le pauvre<sup>44</sup> ». Dans une perspective héritée de la physiognomonie, la difformité physique du corps juif signale son appétit démesuré de richesse. Le ventre, et de manière plus précise le système digestif, devient le lieu de la représentation de l'antisémitisme anticapitaliste, de l'engloutissement vorace des fonds à la production fécale des miasmes de l'usure.

### La diarrhée verbale

L'antisémitisme français du XIX<sup>e</sup> siècle culmine en 1898 dans les jours qui suivent immédiatement l'affaire Dreyfus. L'officier français, parce qu'il est juif, est accusé d'espionner pour le compte de la Prusse. Cet amalgame n'est pas récent ; on en trouve déjà les traces dans *Manette Salomon* en 1868 : Manette et sa famille corrompraient le fils qu'elle a eu avec Coriolis en lui « versant à la jeune imagination de l'enfant le merveilleux du *Zeanah Surenah*, lui rabâchant des choses de vieux livres écrits en germanico-judaïque, le tenait charmé, ébloui devant les contes de l'Orient talmudique<sup>45</sup> ». L'allusion dépréciative au yiddish alsacien parlé par Manette et sa famille vise à souligner l'altérité fondamentale de la communauté juive en France dans ce que la culture a de plus intime : la langue. De même, dans *La Marquise de Sade* de Rachilde, le séjour à Haguenau de la garnison de hussards donne lieu à de multiples commentaires linguistiques désobligeants sur le yiddish alsacien :

<sup>40</sup> Léon BLOY, *Le Salut par les Juifs*, éd. citée, p. 147-148.

<sup>41</sup> Sur les connotations judéophobes du terme « usure », voir Steven ENGLUND, « De l'antijudaïsme à l'antisémitisme, et à rebours », trad. Robin Trémol, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 69, n° 4, 2014, p. 915.

<sup>42</sup> Claudine SAGAERT, *op. cit.*, citant Joël KOTEK, *La caricature, art de l'humour et de l'extrême. Au nom de l'antisionisme : l'image des Juifs et d'Israël dans la caricature*, Bruxelles, Complexe, 2005, p. 31 : « Cette stigmatisation a figuré dans certaines œuvres d'art qui ont aussi traduit les forfaits dont on a accablé les Juifs. Par exemple, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à Berne sur la place de la Grenette, a été édifée «une fontaine appelée [...] la fontaine du mangeur d'enfants. Elle représente un ogre coiffé d'un bonnet pointu jaune [...] glissant dans un sac quelques-uns des enfants dont il s'est emparé tandis qu'il dévore avec une volonté sadique l'une de ses petites victimes» ».

<sup>43</sup> Léon BLOY, *Sueur de Sang*, éd. citée, p. 188.

<sup>44</sup> Joris-Karl HUYSMANS, « L'Emblème », in *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, Paris, Éditions du Divan, n° 13, 1935, p. 182.

<sup>45</sup> Edmond et Jules de GONCOURT, *op. cit.*, 505.

Certainement le ministre s'était trompé et les avait envoyés hors de France, tout le bas peuple parlait un *charabia* effroyable, et entre eux les gens du monde se servaient d'un autre jargon, plus distingué peut-être, mais aussi inintelligible. [...] D'abord, le 8<sup>e</sup> hussard s'amusa de l'accent du pékin, horrible accent tourné en ridicule sur tous les théâtres, où l'on met en scène un enfant d'Israël, puis on se lassa et il y eut des rixes pour un *b* ou un *p* mal placés<sup>46</sup>.

Le dialecte local est explicitement attribué, sans plus de précision et sans véritable souci d'exactitude, à la présence juive plus importante en Alsace que dans le reste de la France. La langue tournée en ridicule par la narration est en outre comparée à un éternuement : « son père dut faire venir un docteur de la ville, n'importe lequel, dont le nom s'éternuait quand on hésitait à le prononcer<sup>47</sup> ». Toute parole marquée par le sceau de la judaïté est rabaisée, tournée en ridicule, voire explicitement associée aux fonctions les plus basses du corps. À ce titre, une citation maintes fois reprise de Schopenhauer associe le discours philosophique de Spinoza à une parole impure, émettant nécessairement l'odeur caractéristique et reconnaissable du *foetor judaicus* : « il parle comme peut le faire un juif [...] de sorte que nous autres, habitués à des doctrines plus pures et plus dignes, nous sommes envahis par le *foetor judaicus*<sup>48</sup> ». L'odeur pestilentielle se déplace du corps vers la langue, pour mieux justifier l'ostracisme et la discrimination.

Or, l'antisémitisme français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle déplace le lieu de la diarrhée verbale, en représentant dans les textes littéraires la parole *sur* les Juifs comme un discours nécessairement malodorant et excrémental, à l'image de son objet. L'exemple le plus significatif du procédé se trouve dans le chapitre XXVIII de *Sueur de Sang*, pudiquement intitulé par Bloy « Le Mot », consacré au substantif toujours tu de *merde*. L'auteur, associant indistinctement Prussien et Juif comme nombre de ses contemporains, produit une observation ethnolinguistique sur l'utilisation dudit mot pendant la guerre de Prusse. Sa thèse est la suivante : face à la défaite humiliante infligée à la France par un ennemi dégoûtant et indigne, le Mot est le seul capable d'exprimer l'horreur, la colère et la honte de la défaite :

Surmontés, pour le châtement de nos vieux crimes, par le plus sale peuple de la terre, par une nation de mangeaille et de pot de chambre, et les six cent mille goujats de ses armées ayant souillé nos belles campagnes du torrent de leurs excréments, il était inévitable que la noble langue du Jardin des grands Lys d'or, s'enlisât elle-même dans ce terrible fumier<sup>49</sup> !

La défaite, interprétée par Bloy comme le juste châtement d'une France qui a abandonné le catholicisme traditionnel, entraîne l'altération profonde de la langue française. L'imaginaire excrémental permet à l'auteur de codifier une hiérarchie des langues selon des pôles sensoriels opposés : l'infamie du « pot de chambre » face au pur « Jardin des grands Lys d'or » d'inspiration royaliste. La pestilence excrémentielle du *foetor judaicus* contamine la langue française, condamnée à s'abaisser, dans une forme de pénitence, au niveau de son ennemi, s'efforçant, comme l'un des personnages anonymes de *Sueur de Sang*, « de traduire, de condenser en une sorte d'allemand les sublimes choses qui crevaient son âme et, ne trouvant absolument que cette ordure, en avait fait un ciboire<sup>50</sup> ». Le discours excrémental injurieux, parce qu'il s'adresse à la victime désignée par la vindicte de l'auteur, est sublimé en litanie sacrée.

Quelques années plus tard, Bloy reprend et explicite sa poétique de l'excrément dans *Le Désespéré*, dans lequel Caïn Marchenoir rédige un article intitulé « La Sédition de l'excrément », caractérisé par son « éloquence fécale<sup>51</sup> », dans le but de fustiger la majorité de ses contemporains, en commençant par les Juifs. Outre Judas Nathan que nous avons déjà mentionné, la figure du bien

<sup>46</sup> RACHILDE, *op. cit.*, p. 141-142.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>48</sup> Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga et Paralipomena. Fragments sur l'histoire de la philosophie*, trad. Auguste Dietrich, Paris, Alcan, 1912, p. 82.

<sup>49</sup> Léon BLOY, *Sueur de Sang*, éd. citée, p. 301.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> Léon BLOY, *Le Désespéré*, éd. citée, p. 342.

réel journaliste juif et prussien Wolff est la cible privilégiée de la logorrhée excrémentielle du double fictionnel de Bloy :

Pourtant, s'il nous venait une seule minute d'énergie et de généreuse révolte contre l'effroyable vermine qui nous dévore, il me semble qu'on la devrait employer, cette bienheureuse minute, à l'expulsion immédiate de ce Prussien de malheur, qui nous empoisonne, qui nous souille, qui nous conchie à son plaisir ; qui ose se permettre de nous moraliser et de nous juger ; — comme si ce n'était pas assez de la rage d'avoir été vaincu et piétiné par un million d'hommes, et qu'il nous fallût encore avaler la suprême honte d'être opprimé, par cette vieille SALOPE, sans esprit, ni cœur, ni sexe, ni conscience, plus pestilentielle, en sa personne, que les croupissants détritrus de tout un peuple en putréfaction<sup>52</sup> !

Wolff, à la fois juif, prussien, et journaliste à succès au *Figaro*, se transforme en fétiche de la haine débordante de Marchenoir. On retrouve ici des éléments déjà analysés précédemment : l'animalisation dégradante du Juif en « vermine », véritable déchet de la Création, le revanchisme anti-prussien de la III<sup>e</sup> République, la dénonciation injurieuse d'une oppression fantasmée, et la métaphore « pestilentielle » faisant implicitement référence au mythe du *foetor judaicus* et à la corruption morale qui serait constitutive de l'identité juive. Le discours antisémite se doit de devenir excrémentiel, d'avoir recours à l'éloquence du colon, pour excréter au mieux la haine qui l'encombre. L'imaginaire de la purification à l'origine du mythe du *foetor judaicus* se déplace, en ce siècle rationaliste, de la liturgie de l'onction vers un discours injurieux, ordurier, devenu le seul moyen de se purifier de la souillure d'autrui. Le recours à l'injure majuscule, à cette diarrhée d'humiliations hyperboliques, renvoie au Juif le dégoût qu'il inspire, et libère le locuteur, ici Marchenoir, de sa haineuse constipation morale.

## Conclusion

Dans le sillage de la guerre franco-prussienne, le mythe du *foetor judaicus* connaît une fortune renouvelée à la faveur de l'amalgame entre identité germanique et identité judaïque dans les textes littéraires français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les représentations dégradantes d'une judaïté excrémentielle protéiforme permettent l'essentialisation de la *race*. La minorité juive, dépositaire d'un imaginaire judéophobe séculaire qui tend à la déshumanisation, se retrouve avec l'idéologie chevillée au corps. Le Juif devient alors un type littéraire qui, peu à peu, tient plus du mythe que du groupe culturel représentable de manière relativement objective. Le *foetor judaicus* n'apparaît plus tant comme une caractéristique propre à une communauté que comme la marque d'une ignominie ambiante et contagieuse. La mauvaise odeur se déplace du corps représenté dans la fiction vers la langue elle-même, et justifie ainsi le recours à l'« éloquence fécale » d'un Caïn Marchenoir comme stratégie homéopathique de purification.

D'un point de vue politique, la ridiculisation grotesque du dialecte alsacien et du yiddish, indifféremment confondus, illustre un rapport à la langue française que le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle ne peut qualifier que de nationaliste. La langue et l'œuvre littéraire deviennent des enjeux identitaires au même titre que le corps. En témoigne par exemple le désir manifeste d'un retour des lettres françaises à un idéal de *pureté* classique, comme l'illustre notamment la création de l'École romane par Jean Moréas et Charles Maurras en 1892. Avec la naissance de la figure de l'intellectuel, le discours littéraire et le discours politique se correspondent, de la même manière que l'action littéraire et l'action politique se répètent.

Manon Raffard (Université de Bourgogne)